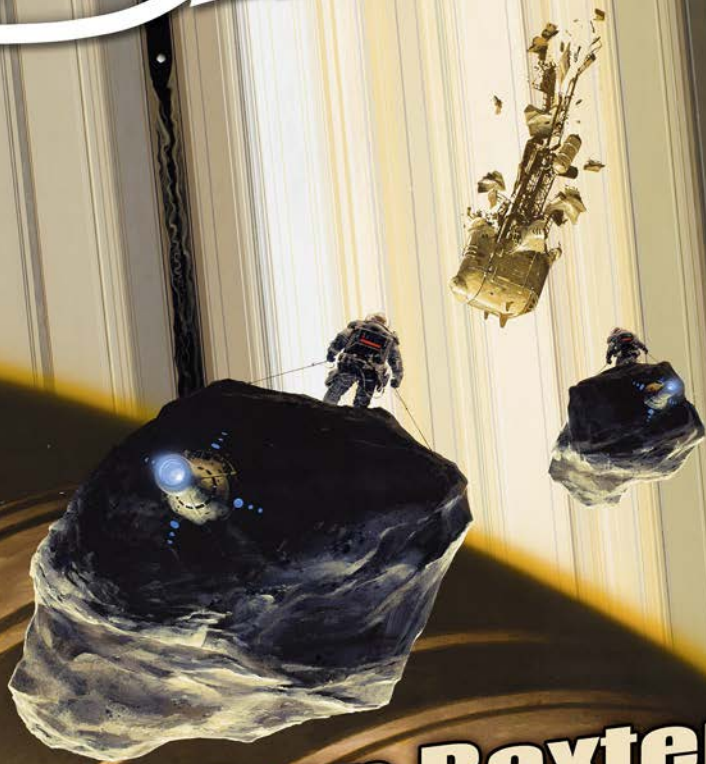


*La revue des mondes imaginaires*

# DELTA

N°70



**Stephen Baxter :**  
***l'odyssée de l'espace***

Extrait de la publication

# Sommaire

## ► Interstyles

L'Invasion de Vénus .....	6
Stephen BAXTER	
La Tête raclant la Lune .....	22
Catherine DUFOUR	
Aleph-zéro .....	34
Olivier CARUSO	
Les Mémos Wayne .....	46
Xavier MAUMÉJEAN	
Diagrammes du vide .....	52
Stephen BAXTER	

## ► Carnets de bord

### BALLADES SUR L'ARC

Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers .....	72
Le coin des revues, <i>par Thomas Day</i> .....	101
A la chandelle de maître Doc'Stolze : cet âge est sans pitié ! <i>par Pierre Stolze</i> .....	103
Paroles de Libraire : pleins feux sur Soleil vert <i>par Hervé Le Roux</i> .....	108

### AU TRAVERS DU PRISME : STEPHEN BAXTER

The Time Writer : un entretien avec Stephen Baxter, <i>par Emmanuel Tollé</i> .....	114
Enfants de la singularité urbaine, <i>par Stephen Baxter</i> .....	125
L'univers Xeelees : ou l'histoire du futur selon Stephen Baxter <i>par Emmanuel Tollé</i> .....	134
Chronologie de l'univers Xeelees, <i>par Stephen Baxter</i> .....	143
Diagrammes du livre : cartographie critique de l'œuvre de Stephen Baxter .....	146
Bibliographie de Stephen Baxter, <i>par Alain Sprauel</i> .....	164

### SCIENTIFICTION

Les menaces invisibles, <i>par Roland Lehoucq &amp; J. Sébastien Steyer</i> .....	172
--	-----

### INFODÉFONCE ET VRACANEWS

Paroles de Nornes : pour quelques news de plus, <i>par Org</i> .....	180
Dans les poches, <i>par Pierre-Paul Durastanti</i> .....	182

# Editorial

---

**En février 1998 paraissait**, sous la houlette de Gilles Dumay, le numéro 3 de l'anthologie périodique *Etoiles Vives* (une série appelée à s'interrompre en mars 2002 après neuf opus publiés, autant de volumes lourdement chargés en science-fiction de qualité et toujours disponibles — à bon entendeur...). Un numéro consacré à... Stephen Baxter, et ce alors qu'en France, à l'époque, l'auteur n'avait aucun roman traduit (*Les Vaisseaux du temps* n'appareillerait chez Robert Laffont, dans la collection « Ailleurs & demain », que huit mois plus tard). Dans l'avant-propos introduisant ce numéro d'*Etoiles Vives* qui offrait, en ce qui concerne Baxter, deux nouvelles, une bibliographie et un court article signé Joseph Altairac, Gilles Dumay listait cinq auteurs apparus entre 1987 et 1997 qu'il qualifiait de « *nouvellistes enthousiasmants* » : Greg Egan, Ian R. McLeod, Paul J. McAuley, Michael Swanwick et Stephen Baxter, évidemment (un Australien, un Américain, trois Anglais et aucun francophone, on le soulignera au passage, mais il est vrai que la décennie observée ne fut pas chez nous des plus fructueuses, loin s'en faut). En conclusion de cette liste guère discutable, notre camarade Dumay ajoutait que de ces cinq auteurs, Baxter était « *le moins facile à défendre* ». Je me souviens de m'être alors interrogé sur les raisons de cette assertion... qui tient peut-être pour partie au fait que, parfois, le père des Xeelees peut s'avérer inégal (mais l'est-il moins que Paul J. McAuley, par exemple, pour citer, des cinq écrivains évoqués plus haut, celui dont Baxter pourrait, par certains aspects, se rapprocher le plus ?), voire déroutant, tant nombreux sont les sujets qui l'intéressent (au premier rang desquels figure l'évolution dans son acception darwinienne, le moteur sous-jacent de l'essentiel de son œuvre, mais à laquelle il convient de rajouter l'histoire au sens large, la conquête spatiale, l'astronomie, ou encore le genre science-fictionnel lui-même, qu'il connaît parfaitement, à commencer par H. G. Wells, l'un de ses pères fondateurs). Avec le recul, je pense que ce qui gênait le plus Gilles Dumay, en dépit de son enthousiasme (après tout, ne faisait-il pas de Baxter l'auteur central de son anthologie ?), c'est le caractère assez peu littéraire de l'œuvre de notre homme. Stephen Baxter n'est pas un styliste. Son écriture s'avère au mieux utilitaire, le simple véhicule de ses idées (à ce titre, pas sûr qu'il en aille différemment avec Greg Egan...). Sans parler de sa propension à faire long, très, *trop*, parfois... Aussi peut-on se demander, du coup, en quoi Baxter s'avère aujourd'hui, en 2013, un acteur majeur de la science-fiction mondiale, et pourquoi beaucoup, dont nous sommes, le considèrent comme l'héritier légitime d'Arthur C. Clarke (qui n'était pas, lui non plus, un paragon du beau style, ceci dit en passant) ? On y reviendra... En février 98, donc, paraissait *Etoiles Vives* n°3. Cinq mois auparavant, en septembre 97, deux récits de Stephen Baxter avaient déjà été publiés en France. « *Au PVSH* », par Sylvie Denis dans la défunte revue *CyberDreams* (n°11), et « *Le Bassin logique* », dans la revue zombie *Galaxies* (n°6). Quatre nouvelles en une poignée de mois ; le début d'une aventure éditoriale hexagonale comme peu d'auteurs de SF en ont connu... Car il ne fait pas de doute que les éditeurs français aiment Stephen Baxter. Et bien plus en qualité de romancier que de nouvelliste, en dépit de ce que pourraient laisser penser ses premiers pas éditoriaux en France (un champ qui n'est pourtant en rien délaissé par l'auteur, ce dernier ayant fait paraître en anglais cent quatre-vingt neuf nouvelles à ce jour (!), contre à peine une quinzaine disponibles par chez nous). Parce que niveau roman, *pardon* : vingt et un proposés en français en quinze ans (alors qu'il en a écrit trente-huit !),

le vingt-deuxième étant attendu le mois prochain chez l'Atalante (*La Longue Terre*, coécrit avec Terry Pratchett) : côté ratio livres écrits en VO / livres traduits en français, sur une échelle de temps aussi serrée, on ne voit guère d'équivalent... Naturellement, pour être à ce point traduit, il faut écrire *beaucoup*. Et force est de constater que de nos cinq auteurs évoqués, Stephen Baxter est le plus prolifique. Ce qui, à l'évidence, ne suffit pas. Or, on l'a dit, nous sommes ici en présence d'un styliste sinon médiocre, en tout cas moyen, volontiers bavard, et dont les personnages manquent parfois d'épaisseur. Comment, alors, expliquer un tel enthousiasme ? Sans doute parce que de tous les romanciers de sa génération (nés dans les années 50/60, disons), il est celui qui réunit le mieux le double visage de ce genre Janus qu'est la science-fiction, réconciliant, et de quelle façon ! les tenants d'une littérature d'images et ceux d'une littérature d'idées. C'est bien en cela que Baxter est grand, assurément, dans sa capacité à accoucher d'une science-fiction vertigineuse tant elle allie sciences dures (Jean-Pierre Lion parlera dans les pages de notre n°40 d'un « *Balzac de la science et de la technologie* », un « *farouche partisan d'une littérature descriptive* »), et images ébouriffantes (Claude Ecken, dans le *Bifrost* n°46, soulignera pour sa part combien Baxter a « *le sens du cosmique* », tout en évoquant dans notre n°52 « *de vertigineuses réflexions* » et des « *images science-fictives proprement saisissantes* »), un précipité de *sense of wonder*, en somme, d'une force extrême, unique, en un mot prodigieuse, oui, sans doute aucun. Voilà en quoi Stephen Baxter s'avère l'arrière-petit fils d'H. G. Wells, le petit-fils d'Olaf Stapledon et le fils d'Arthur C. Clarke, en quoi il régénère une science-fiction contemporaine qui en a bien besoin, en quoi il redonne au genre ses vertus cardinales, à commencer par l'*émerveillement*. Telle est la grandeur de Baxter, une grandeur qui méritait bien, et c'est peu de le dire, un dossier dans *Bifrost*. D'aucun assureront qu'il était temps ; le fait est...



---

Olivier GIRARD

Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis

(ou ennemis !) et recevez chez vous **KRAKEN**, le livre de tous les amoureux des choses de la mer (signé China Miéville, pêcheur de mots bien connu dans les tréfonds du Fleuve noir).



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°71 ; je reçois *Kraken* de China Miéville (au Fleuve noir) et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°71 et je reçois gratos *Kraken* de China Miéville (au Fleuve noir). Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, enfin !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :  
**Le Béliat'**  
50 rue du Clos  
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)  
\* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°71, le 11 juillet 2013.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

Extrait de la publication

# Interstyles



*Stephen Baxter  
Olivier Caruso  
Catherine Dufour  
Xavier Mauméjean*

.....

Extrait de la publication

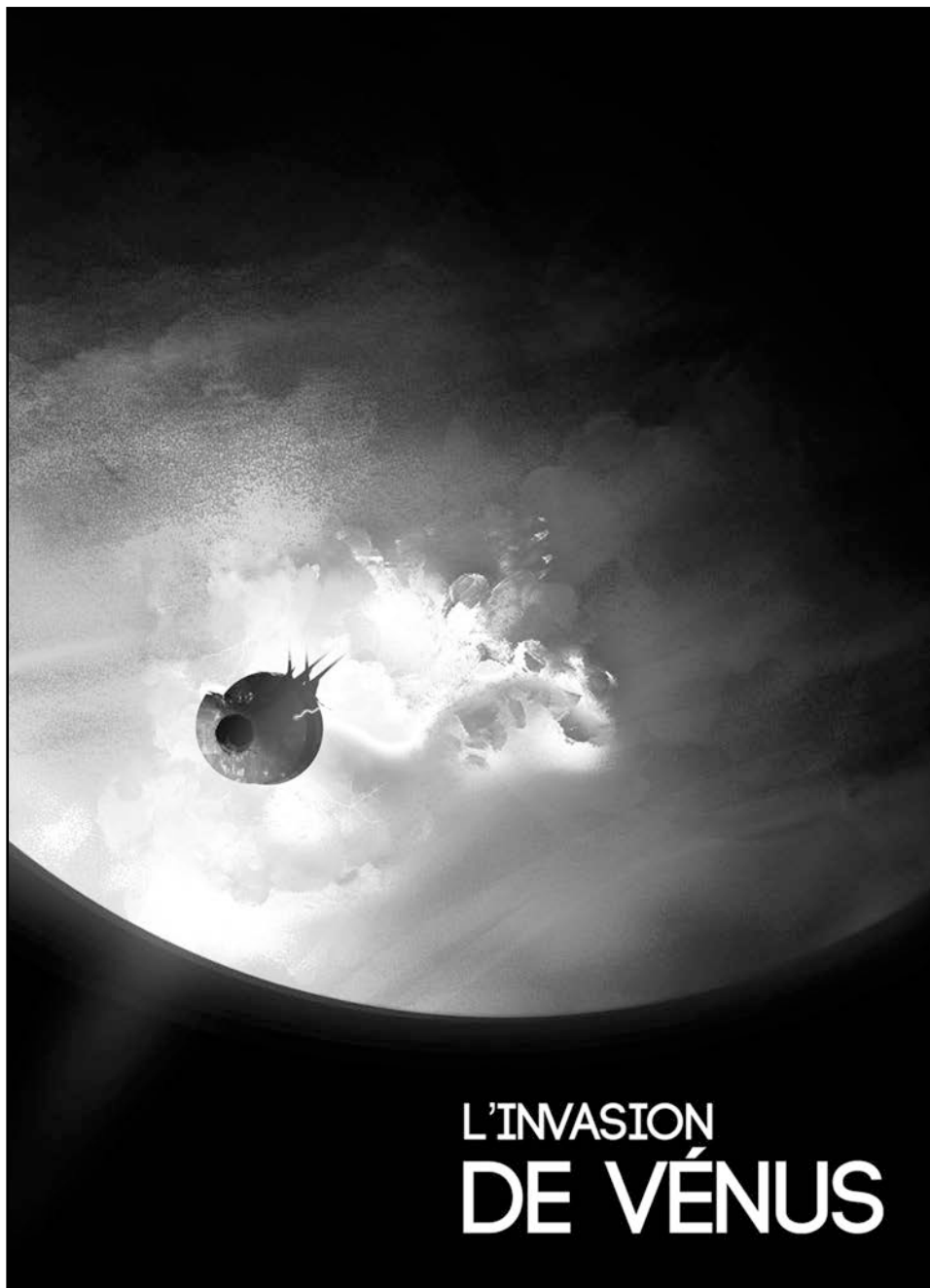
# Stephen BAXTER

**I**l n'y a rien d'étonnant, bien sûr, à retrouver dans nos pages un dossier consacré à Stephen Baxter. Son actualité en France est soutenue (le roman *Accrétion* vient de paraître aux éditions du Béal, Pocket réédite dans le même temps un autre roman « Xeelee », *Gravité*, *Bragelonne* a publié il y quelques mois le dernier volet de « L'Odyssée du temps », une série coécrite avec Arthur C. Clarke, *l'Atalante* annonce la publication prochaine de *The Long Earth*, en collaboration avec Terry Pratchett...), et Baxter s'est depuis longtemps imposé comme l'un des chefs de file d'une SF britannique aussi vigoureuse qu' inventive (Iain M. Banks, China Miéville, Alastair Reynolds, Eric Brown...), notamment dans le domaine du space opera. A cela s'ajoute toutefois un aspect on ne peut plus bifrostien, comme un brin de nostalgie qui nous est propre. En effet, Stephen Baxter est le premier auteur non francophone à avoir été publié dans nos pages. C'était dans notre numéro 8, paru en octobre 1997, avec « Les Enfants de Mercure », un texte du « Cycle des Xeelees » qui depuis, à l'instar de la nouvelle « Les Diagrammes du vide » à découvrir plus avant dans nos pages, a été intégré au recueil *Vacuum Diagrams* (annoncé au Béal pour 2015).

« L'Invasion de Venus » n'appartient pas au « Cycle des Xeelees » (Baxter a publié près de deux cents nouvelles ; une cinquantaine « seulement » en fait partie). Il s'agit d'un texte récent, issu d'*Engineering infinity*, une anthologie de Jonathan Strahan paru en 2011 (le lecteur attentif ne manquera pas de remarquer qu'il s'agit du second texte de cette anthologie que nous vous proposons, après « Le Malak » de Peter Watts au sommaire de notre soixante-quatrième livraison). Un récit plus contemplatif que ce à quoi Baxter nous a généralement habitué, mais éminemment baxterien en ce sens qu'il nous renvoie à l'échelle de notre finitude et nous confronte aux questions existentielles qui sont le cœur de la SF et de l'intérêt qu'on lui porte : ce goût du vertige, de l'insondable, du par-delà...

Déjà publié dans *Bifrost* :

- « Les Enfants de Mercure » in *Bifrost* 08



# L'INVASION DE VÉNUS



L'histoire des Arrivants m'évoque avant tout Edith Black. Car, plus que toute autre personne de ma connaissance, c'est elle qui avait un problème avec eux.

Sitôt la nouvelle rendue publique, j'ai quitté Londres pour aller voir Edith dans son église de campagne. Il m'a fallu annuler une dizaine de rendez-vous, dont un avec les services du Premier ministre, mais dès ma sortie de la voiture dans la douce pluie de septembre, j'ai su que j'avais fait le bon choix.

Edith effectuait des travaux à l'extérieur de l'église. Elle portait un bleu avec des bottes en caoutchouc, et maniait un inquiétant marteau piqueur industriel tandis que sa radio beuglait une émission de libre antenne. Dans l'édifice, à l'abri de la pluie, on apercevait une grande télé et un ordinateur portable. Les déroulants évaluaient la destination des Arrivants et leur trajectoire de décélération ; les images montraient leur « vaisseau » dans l'espace lointain. Ce dernier, s'il s'agissait bien d'un véhicule, évoquait un énorme bloc de glace, comme un cœur de comète, diffusant un motif complexe de radiations infrarouges. Même au fin fond de l'Essex, Edith demeurait connectée au reste du monde.

Elle s'est approchée de moi avec un sourire, relevant ses lunettes de protection sur son casque de chantier. « Toby. » J'ai eu droit à un baiser sur la joue et à une brève accolade ; elle sentait l'huile pour machine. Entre nous régnait une certaine familiarité physique. Quinze ans plus tôt, pendant notre dernière année universitaire, on avait été amants, brièvement ; si ça s'était terminé dans une sorte d'embarras plein de regrets — très anglais, selon nos amis américains —, ça ne demeurait qu'une péripétie dans notre relation. « Contente de te voir, mais surprise. Je pensais que dans la fonction publique, les réunions de crise vous auraient tous coincés. »

Depuis une décennie, je travaillais au ministère de l'Environnement. « Non, mais le vieux Thorp » — mon ministre — « siège depuis vingt-quatre heures en comité d'organisation des secours. Pour le bien que ça fait... »

– J'avoue que pour le non initié, l'utilité d'un ministre de l'environnement quand les extraterrestres débarquent n'est pas évidente.

– Eh bien, parmi les scénarios évoqués, il y a la possibilité d'une attaque depuis l'espace. Une bonne part de ce qu'on imagine ressemble à une catastrophe naturelle : une chute de météorite équivaut à un tsunami,



une occlusion de lumière solaire à une éruption volcanique massive. Donc Thorp est dans la boucle, comme la Santé, l'Energie, les Transports. Bien sûr, on garde le contact avec les autres gouvernements, l'OTAN, l'ONU... Pour l'heure, la question la plus urgente, c'est de savoir si on doit ou non envoyer un signal... »

Elle fronça les sourcils. « Pourquoi ne pas le faire ?

– La sécurité. Edith, rappelle-toi, on ignore absolument tout de ces types. Et s'ils interprétaient ce signal comme une menace ? Il y a aussi les considérations tactiques. N'importe quel signal informerait un ennemi potentiel de nos capacités techniques. Et dévoilerait le fait que nous connaissons leur présence.

– “Considérations tactiques”, s'esclaffa-t-elle. Conneries paranoïaques ! Du reste, je parie que tous les enfants dotés d'un poste CB s'en donnent déjà à cœur joie pour arroser ET. La planète tout entière rayonne.

– Sans doute. On ne peut pas l'empêcher. Pourtant, envoyer un signal autorisé par le gouvernement ou par une agence intergouvernementale, c'est quand même autre chose...

– Allons, tu ne crois pas vraiment que quiconque viendra des étoiles nous fera du mal. Que pourraient-ils vouloir qui justifie le coût d'une mission interstellaire ? »

On se disputait... Je n'étais pas sorti de la voiture depuis plus de cinq minutes.

A l'époque de l'université, on avait ce type de discussion jusque tard dans la nuit, parfois au lit, le sien ou le mien. Elle avait toujours été attirée par les grandes questions ; « aller au contexte », comme elle disait. On avait démarré tous les deux un diplôme de maths, mais dans l'ambiance de la fac, intellectuelle, exotique, elle n'avait pas tardé à embrasser de nouveaux intérêts et à étudier des modes de pensée bien plus anciens que ceux des scientifiques, vieilles questions toujours sans réponse. Y a-t-il un dieu ? Oui ? Non ? Et alors, quel est le but de nos vies ? Pourquoi existons-nous ? Et pourquoi existe-t-il quoi que ce soit, d'ailleurs ? Pendant ses dernières années de fac, elle avait pris une option de théologie, mais vite fait le tour d'une discipline l'ayant laissée insatisfaite. Les athées modernes et leurs dénis agressifs la rebutaient aussi. Après l'université, elle avait entamé son propre périple dans l'existence en quête de réponses. Bien entendu, certaines de ces réponses venaient peut-être de traverser le ciel pour la trouver.

Voilà pourquoi je m'étais senti attiré ici, à ce moment précis de ma vie. J'avais besoin de son point de vue. Dans la pâle lueur du jour, je pouvais voir la belle patine des rides autour de cette bouche que j'avais



si souvent embrassée, les mèches grises dans ses cheveux roux. J'étais certain qu'elle supposait, à juste raison, que j'en savais plus que je ne lui en disais — plus que ce qui avait été communiqué au public. Elle s'est pourtant abstenue d'insister.

« Viens voir », a-t-elle dit, coupant court à la discussion. « Gaffe à tes chaussures. » On a foulé l'herbe boueuse jusqu'à la porte d'entrée. Le cœur du vieil édifice, dédié à saint Cuthbert, présentait une tour saxonne et un vestige de bâti normand, mais d'importantes restaurations avaient été faites durant l'ère victorienne. L'intérieur était joli, bien que froid ; les murs de pierre renvoyant des échos. Le bâtiment demeurait consacré — anglican —, mais, dans cette campagne déserte, c'était l'une de ces nombreuses églises rassemblées en une unique paroisse et rarement utilisées.

Edith n'avait jamais rejoint l'une des religions établies, mais elle s'était approprié certaines de leurs infrastructures, comme elle aimait à le dire. Et ici, elle avait réuni un groupe de volontaires, âmes vagabondes plus ou moins semblables qui œuvraient à entretenir le tissu paroissial. Elle dirigeait son groupe à l'aide de ce qu'on pourrait appeler un mélange de discussions, de prières, de séances de méditation ou d'exercices de yoga — tout ce qu'elle trouvait et qui lui semblait marcher. A l'entendre, les religions fonctionnaient ainsi avant que les grandes croyances monothéistes ne prennent le dessus. « La seule façon d'atteindre Dieu, du moins l'espace au-delà de nous où Dieu devrait se situer, c'est de travailler dur, d'aider les autres... et de pousser son esprit à la limite de ses capacités, puis d'aller un peu plus loin et juste... *d'écouter*. » Au-delà du *logos* dans le *mythos*. Elle n'arrêtait jamais, essayant toujours du neuf. Mais au fond, c'était une des personnes les plus satisfaites que j'aie connues — avant l'apparition des Arrivants, en tout cas.

Pour l'heure, l'état des fondations de l'église la frustrait. Elle m'a montré où elle avait extrait les dalles pour révéler le sol trempé. « On creuse de nouveaux canaux de drainage, un sacré boulot. Il faudra peut-être finir par rebâtir totalement les fondations. Le niveau le plus profond semble en bois, de grandes piles de chêne saxon. » Elle me toisait. « Cette église a tenu un millier d'années sans jamais affronter une telle menace. Une manière de mesure du changement climatique, hein ? »

J'ai haussé les épaules. « Je suppose que tu dirais que nous autres connards du ministère de l'Environnement, on devrait se concentrer sur ce genre de truc plutôt que nous préparer à mener des guerres interstellaires.



– Tout à fait. C'est ce que vous devriez faire. Et peut-être qu'une espèce plus mature anticiperait un résultat positif. Penses-y, Tobe ! Il y a dans ce système solaire de nouvelles créatures *plus malignes que nous*. Elles doivent l'être, ou elles ne seraient pas là... non ? Quelque part entre nous et les anges. Qui sait ce qu'elles pourraient nous dire ? Ce que sont leurs sciences, leurs arts... leur théologie ? »

J'ai plissé le front. « Mais que veulent-elles ? C'est ce qui pourrait importer désormais. Leurs intentions, pas les nôtres.

– C'est reparti pour la paranoïa. » Elle hésitait cependant. « Comment vont Meryl et les enfants ?

– Meryl à la maison, Mark et Sophie à l'école. » J'ai haussé les épaules. « La vie ordinaire.

– Il y en a qui flippent, qui pillent les supermarchés.

– Il y en a toujours pour le faire. On veut que les choses continuent aussi normalement que possible, aussi longtemps que possible. Tu sais, Edith, la société moderne est efficace, mais peu résistante. Une grève pétrolière nous paralyserait en une semaine, alors des envahisseurs aliens... »

Elle a repoussé un cheveu gris solitaire sous son casque et m'a scruté avec suspicion. « Mais tu sembles très calme, en y pensant. Tu sais quelque chose. Hein, mon salaud ? »

J'ai souri. « Et tu me connais.

– Crache le morceau.

– Deux choses. On a capté des signaux, ou plutôt des fuites. Tu sais pour les trucs infrarouges que l'on voit depuis un moment, venant du noyau. Maintenant, on détecte du bruit radio, faible, mais clairement structuré et très complexe. Il pourrait s'agir d'une sorte de canal interne plutôt que d'un signal nous étant destiné. Mais si on peut en tirer quoi que ce soit...

– Passionnant. Et le deuxième truc ? Allez, Miller.

– On a des données de trajectoire affinées. Ce sera révélé bientôt... ça a sans doute déjà fuité.

– Oui ?

– Les Arrivants se dirigent bien vers le système solaire intérieur. Mais ils ne viennent pas ici. Pas vers la Terre. »

Elle a froncé les sourcils. « Mais alors vers quelle planète vont-ils ? »

J'ai lâché ma bombe. « Vénus. Pas la Terre. Ils se dirigent vers Vénus, Edith. »



Elle a considéré le ciel chargé, la tache lumineuse qui indiquait la position du Soleil et des planètes intérieures. « Vénus ? C'est un enfer nuageux. Que peuvent-ils vouloir là-bas ?

– Aucune idée.

– Bon, j'ai coutume de me poser des questions auxquelles je ne pourrai jamais répondre. Espérons qu'il ne s'agit pas de l'une d'entre elles. En attendant, rendons-nous utiles. » Elle a avisé mon costume de ville froissé et mes chaussures de cuir verni déjà tâchées de boue. « Tu as le temps de rester ? Tu veux m'aider avec le drainage ? J'ai un bleu de rechange qui pourrait t'aller. »

On a traversé l'église en continuant à parler et spéculer.

On a utilisé la manifestation d'Edith à Goonhilly comme prétexte pour gagner la Cornouailles en famille.

On a pris la nationale qui serpentait à l'ouest au milieu de la péninsule de Cornouailles et fait étape dans un petit hôtel d'Helston. Ce joli village était paré ce jour-là pour la Furry Dance, un carnaval ancien et excentrique où les enfants du coin slaloment entre les maisons dans les rues vallonnées. Le lendemain matin, Meryl devait emmener les enfants à la plage, un peu plus loin sur la côte.

A l'aube, je suis parti seul dans une voiture de location par la nationale sud-est, direction Goonhilly Downs. C'était un matin clair de mai. En conduisant, j'avais conscience de Vénus qui se levait dans le ciel à l'est et apparaissait avec clarté dans mon rétroviseur, lampe à l'éclat constant alors que le jour s'éclaircissait.

Goonhilly est un long promontoire venteux. Sa célébrité vient de ce qu'elle hébergeait jadis la plus grande station au monde de communication par satellite ; elle a ainsi capté la première transmission télévisée transatlantique en direct, via Telstar. On a fermé le centre il y a plusieurs années, mais sa plus vieille antenne, une parabole de mille tonnes baptisée « Arthur », en hommage au roi, a reçu le statut de monument historique, si bien qu'on l'a préservée. Ce qui explique que le site était disponible pour qu'Edith et son comité de Messagers s'en saisissent lorsqu'ils se sont impatientés — ou plutôt qu'elle s'est impatientée — de la réticence continue du gouvernement. A cause de la politique officielle, j'ai dû me borner à l'aider depuis les coulisses en arrangeant les autorisations.

Juste après mon premier aperçu des antennes survivantes sur l'horizon, j'atteignais un cordon de police, barrière en plastique érigée à la hâte pour tenir à l'écart des groupes de Crieurs occupés à chanter et



une bande de fondamentalistes proclamant que les Messagers communiquaient avec le Diable. Ma carte du ministère me permit de passer.

Edith m'attendait au bureau des visiteurs de l'ancien centre, ouvert ce matin pour le petit déjeuner : café, céréales et toasts. Ses volontaires faisaient la vaisselle sous un écran mural géant diffusant en direct un signal de télescope spatial — les meilleures images disponibles pour l'heure, bien que chaque agence spatiale majeure ait une sonde vénusienne en préparation et que la Nasa ait déjà lancé la sienne. Le noyau des Arrivants (il semblait inapproprié d'appeler ce morceau de glace sale un « vaisseau », même s'il ne pouvait, de toute évidence, s'agir d'autre chose) était une étoile brillante, trop petite pour apparaître sous forme de disque, oscillant dans sa large orbite au-dessus de Vénus en phase de demi-lune. Sur la face sombre de la planète, on discernait clairement la Tache, l'éclat étrange et complexe sur le banc de nuage pistant avec précision l'orbite des Arrivants. C'était étrange de suivre cette chorégraphie dans l'espace puis de tourner la tête vers l'est pour distinguer Vénus à l'œil nu.

Et les volontaires d'Edith, quelques dizaines d'hommes, femmes et enfants solennels qui semblaient rassemblés pour une fête de village, avaient l'audace de s'imaginer pouvoir discuter avec ces formes divines dans le ciel.

Une terrible plainte métallique a retenti. On a tourné la tête et vu Arthur se réorienter sur son pivot de béton. Les volontaires ont applaudi, puis tout le monde s'est rapproché du monument.

Edith, qui m'accompagnait, tenait un gobelet de thé en polystyrène au creux de ses mitaines. « Je suis contente que tu aies pu venir. Tu aurais dû amener les enfants. On en a quelques-uns d'Helston ; ils ont fait leur part de cascades de la Furry Dance. Tu as vu les préparatifs en ville ? C'est censé célébrer la victoire de saint Michel sur le Diable... je me demande en quoi ce symbolisme est approprié ? Qu'importe, ça devrait être une journée agréable. Plus tard, il y aura un bal de campagne.

— Meryl a jugé plus sûr d'emmener les enfants à la plage. Juste au cas où un souci se poserait ici... tu sais. » C'était la vérité, pour l'essentiel. Le reste sous-entendait que Meryl n'avait jamais vraiment apprécié de se trouver dans la même pièce que mon ex.

« Plus sage, sans doute. Nos Crieurs britanniques sont des gens paisibles, mais dans des coins plus violents du monde, il y a eu des problèmes. » La coalition internationale et informelle de groupes appelés Crieurs portait un nom paradoxal, car ils faisaient campagne pour le



silence ; « crier dans la jungle » en envoyant des signaux aux Arrivants ou aux Vénusiens, c'était selon eux prendre des risques inconsidérés. Bien sûr, ils ne pouvaient rien contre le « bavardage » de faible puissance dirigé vers l'Arrivant depuis qu'on l'avait repéré près d'un an auparavant. Edith a salué Arthur de la main. « Si j'étais un Crieur, je serais ici aujourd'hui. Ce sera, et de loin, le plus puissant message envoyé depuis les îles Britanniques. »

J'avais vu et entendu des brouillons du message d'Edith. En plus d'un lexique style Carl Sagan basé sur les nombres premiers, il y avait de la musique numérisée, de Bach aux chants zoulous, de l'art, des peintures rupestres à Warhol, et des images de l'humanité montrant de nombreux enfants souriants et des astronautes sur la Lune. Il y avait même une copie de la plaque de la vieille sonde spatiale Pioneer des années 70, avec le couple nu et souriant. Au moins, pensais-je de façon cynique, tous ces trucs bien mignons offriraient un contrepoint aux guerres, meurtres, famines, épidémies et autres souffrances que les aliens avaient déjà pu observer tout à loisir...

« J'ai le sentiment que ça n'intéresse tout simplement ni les Arrivants, ni les Vénusiens. Désolé de gâcher la fête.

– J'en déduis que les cryptanalystes n'arrivent à rien dans le décodage des signaux ?

– Ce sont moins des signaux que des fuites de processus internes, d'après nous. Dans les deux cas, le noyau et la Tache. » Je me suis frotté le visage ; j'étais fatigué après la longue journée de route de la veille. « Dans le cas du noyau, une sorte de chimie organique paraît servir d'intermédiaire à de puissants champs magnétiques, et les Arrivants grouillent dedans. Je ne pense pas qu'on ait vraiment idée de ce qu'il s'y passe. On progresse mieux en ce moment sur l'étude de la biosphère des Vénusiens. »

Si l'apparition des Arrivants n'avait pas laissé d'étonner, la preuve d'une intelligence sur Vénus totalement insoupçonnée s'était révélée renversante... Personne ne s'était attendu à ce que la chape de nuages s'écarte sous l'orbite du noyau des Arrivants — tel un système cyclonique profond de plusieurs kilomètres dans cette atmosphère aussi dense qu'un océan —, et nul n'aurait escompté voir la Tache révélée, bancs de brume tournoyante où des lueurs dansaient de façon tentante, comme des éclairs organisés.

« Rétrospectivement, étant donné les résultats des vieilles sondes spatiales, on aurait dû deviner que Vénus abritait de la vie, sinon de la vie intelligente. Il y a toujours eu des carences inexplicées, des excédents



de certains composés. On pense que les Vénusiens habitent les nuages, assez loin au-dessus du sol chauffé au rouge pour que la température permette l'existence d'eau à l'état liquide. Ils ingèrent du monoxyde de carbone et rejettent des composés sulfurés en se nourrissant des ultraviolets du soleil.

– Et ils sont intelligents.

– Oui... » Les astronomes qui enregistraient déjà les signaux complexes du noyau des Arrivants commençaient à discerner de riches motifs venant de la Tache vénusienne. « On peut dire à quel point un message est complexe même si on ne sait rien de son contenu. On évalue des ordres d'entropie, qui sont comme des mesures de corrélation, cartographiant des structures à diverses échelles incorporées dans la transmission... »

– Tu ne piges pas un mot de ce que tu viens de déblatérer, hein ? »

J'ai souri. « Non. Mais je sais que, d'après la structure de leurs données, les Vénusiens sont plus intelligents que nous... le même type d'échelle que nous par rapport aux chimpanzés. Les Arrivants le sont davantage encore. »

Edith a pivoté pour regarder le ciel et l'étincelle brillante de Vénus. « Mais tu dis que les savants pensent toujours que tout ce bavardage se limite à... quel était le terme ? »

– Des fuites. Edith, les Arrivants et les Vénusiens ne nous parlent pas. En fait, ils ne se parlent même pas entre eux. On observe dans les deux cas une sorte de dialogue interne. Chacun parle à soi-même, pas à l'autre. L'un de nos théoriciens a expliqué au premier Ministre que les deux entités ressemblent peut-être davantage aux ruches qu'aux communautés humaines.

– Des ruches ? » Elle a paru troublée. « Les ruches sont *différentes*. Elles peuvent avoir un but, mais elles n'ont aucune conscience comparable à la nôtre. Elles ne sont pas finies, comme nous ; leurs bords sont beaucoup plus flous. Elles ne sont même pas mortelles ; les individus peuvent mourir, mais les ruches continuent à vivre.

– Je me demande quelle peut être leur théologie, alors.

– C'est bizarre. Ces aliens ne correspondent à rien de ce qu'on attendait, de ce qu'on partageait. Ils ne meurent pas, ne communiquent pas... et ne s'intéressent pas à nous. Que *veulent-ils* ? Que *peuvent-ils* vouloir ? » Elle parlait d'un ton inhabituel : déconcertée d'affronter des questions ouvertes, plutôt qu'euphorique comme à son habitude.

J'ai tenté de la rassurer. « Votre signal provoquera peut-être des réponses... »





Elle a consulté sa montre, puis reporté son regard vers Vénus. « Eh bien, on n'a que cinq minutes à attendre... » Elle a haussé les sourcils et sombré dans le silence.

Comme elle, je me suis tourné vers l'est.

Vénus s'enflammait, crépitant telle une bougie mourante.

Les gens ont commencé à réagir. Ils criaient, pointaient leur doigt ou restaient simplement à regarder, comme moi. Je ne pouvais pas bouger. Je ressentais une peur profonde mêlée de respect. Puis les gens ont hurlé, montrant le grand écran du centre des visiteurs où, semblait-il, les télescopes spatiaux retransmettaient une scène pour le moins étrange.

Edith a glissé sa main dans la mienne. J'étais soudain ravi de ne pas avoir emmené les enfants aujourd'hui.

J'ai entendu des cris énervés, puis une sirène de police. Enfin, j'ai senti une odeur de brûlé.

Une fois ma déclaration à la police terminée, j'ai regagné l'hôtel à Helston, où Meryl s'est montrée autant furieuse que soulagée, et les enfants perplexes et un peu effrayés. Je n'arrivais pas à croire qu'après tout ce qui était arrivé — les étranges événements sur Vénus, l'attaque des Messagers par les Crieurs et vice versa, l'incendie, la blessure d'Edith, l'intervention policière —, il n'était pas encore onze heures du matin.

Le jour même, j'ai ramené la famille à Londres et appelé le bureau. Puis je suis reparti trois jours après l'incident, prenant une voiture du ministère et un chauffeur à destination de la Cornouailles.

Edith, bien que sortie des soins intensifs, se trouvait toujours à l'hôpital de Truro. Elle avait une télévision face à elle, écran éteint. Je l'ai embrassée doucement sur le côté intact de son visage et je me suis assis pour lui donner livres, journaux et fleurs. « J'ai pensé que tu devais t'ennuyer.

– Tu n'as jamais été doué avec les malades, hein, Tobe ?

– Désolé. » J'ai déployé un des journaux. « Mais il y a quelques bonnes nouvelles. Ils ont arrêté les incendiaires. »

Elle a grogné, sa bouche tordue s'ouvrant à peine. « Et alors ? Peu importe qui ils étaient. Messagers et Crieurs se sont sauté à la gorge dans le monde entier. Ces gens-là sont interchangeables... Mais étaient-ils obligés de se comporter de manière aussi stupide ? Je veux dire, ils ont même démoli Arthur...

– Un authentique monument historique ! »



Elle a ri, le regrettant aussitôt dans une grimace de douleur. « Mais pourquoi est-ce qu'on ne bousillera pas tout ici ? Au fond, ils ont tous l'air d'être intéressés par ça, *là-haut*. Les Arrivants attaquent Vénus et les Vénusiens ripostent. On l'a tous vu, en direct à la télé. *La guerre des mondes*, rien de plus. » Elle semblait désappointée. « Ces êtres nous sont supérieurs, Tobe. Toutes vos analyses de signal le prouvent. Pourtant, ils n'ont pas transcendé la guerre et la destruction.

– On a appris pas mal de choses. » J'avais avec moi une petite mallette ; je l'ai ouverte pour en tirer des sorties papier et les étaler sur le lit. « Les images à l'écran sont meilleures, mais tu sais comment ça marche ; ils ne me laisseront pas utiliser mon ordinateur portable ou mon téléphone ici... *Regarde*, Edith. C'était incroyable. L'assaut des Arrivants sur Vénus a duré des heures. Leur arme, quelle qu'elle soit, a brûlé un trou dans la Tache, à travers une atmosphère cent fois plus dense que celle de la Terre. Ils ont même entraperçu la surface...

– Désormais fondue jusqu'à la trame.

– La majeure partie... Ensuite, les mâcheurs d'acide dans les nuages ont riposté. On croit savoir ce qu'ils ont fait. »

J'avais son attention. « Comment c'est possible ?

– Simple coup de bol. La sonde de la Nasa, celle qui se dirigeait vers Vénus, se trouvait sur le chemin... »

Elle avait détecté une vague de radiations électromagnétiques issue de la planète.

« Un signal, a soufflé Edith. Dans quelle direction ?

– A l'opposé du Soleil. Ensuite, huit heures plus tard, elle a senti un autre signal, venu de la direction opposée. J'ai dit "senti". Elle a dansé comme un bouchon sur une mare. Ça devait être une onde gravitationnelle, très intense et pointée de manière hyper-précise.

– L'onde a touché le noyau des Arrivants...

– Oui, tu as vu les images. Les derniers fragments ont brûlé dans l'atmosphère de Vénus. »

Elle s'est adossée à ses oreillers. « Huit heures... Les ondes gravitationnelles voyagent à la vitesse de la lumière. Quatre heures aller, quatre heures retour... La Terre se situe à huit minutes-lumière du Soleil. Qu'y a-t-il à quatre heures-lumière de Vénus ? Jupiter, Saturne...

– Neptune. Neptune se trouvait à quatre heures-lumière.

– *Se trouvait ?*

– Elle a disparu, Edith. Presque en totalité : il subsiste les lunes, et quelques blocs de glace et de roche qui se dispersent lentement. Les Vénusiens l'ont utilisée pour créer leur impulsion gravitationnelle...



– Ils l'ont *utilisée*. Tu dis ça pour me remonter le moral ? Une géante gazeuse, un morceau significatif du budget masse-énergie du système solaire, sacrifié pour un simple acte de guerre. » Elle a lâché un rire amer. « Mon Dieu !

– Bien sûr, on n'a pas la moindre idée de la *manière* dont ils ont procédé. » Je rangeais mes images. « Si les Arrivants nous inquiétaient, maintenant, les Vénusiens nous terrifient. On a coupé la sonde de la Nasa. Il ne faut rien qui puisse passer pour une menace... Tu sais, j'ai entendu madame le premier Ministre se demander pourquoi il fallait qu'une guerre spatiale éclate au moment où nous, les humains, nous trouvons sur Terre. Même les politiciens savent qu'on n'y est pas depuis si longtemps que ça. »

Edith a secoué la tête, grimaçant à nouveau. « La vanité ultime. Cette histoire n'a rien à voir avec nous. Tu ne comprends pas ? Si ça arrive maintenant, ça a dû arriver avant... et plus d'une fois. Qui sait combien d'autres planètes on a perdues par le passé, consommées comme armes dans des conflits oubliés ? Peut-être que tout ce qu'on voit, planètes, étoiles et galaxies, n'est que les débris d'immenses guerres, encore et encore, à des échelles inimaginables. On n'est que la mauvaise herbe dans les gravats. Dis-le à ton premier Ministre. Et moi qui pensais qu'on pourrait les interroger à propos de leurs dieux ! Quelle idiote j'ai été ! La question sur laquelle j'ai gâché ma vie, et *voilà* mes réponses. Quelle conne ! » Elle s'agitait de plus en plus.

« Doucement, Edith...

– Oh, va-t'en ! Ça ira. C'est l'univers qui est bousillé, pas moi. » Elle s'est tournée de côté, comme pour dormir.

La fois suivante où l'ai vue, Edith était sortie de l'hôpital et de retour dans son église.

On était en septembre, comme lors de ma première visite, après l'apparition dans nos télescopes des Arrivants, et au moins il ne pleuvait pas. Le vent mordait ; j'imaginai qu'il soulageait ainsi sa peau endommagée. Je l'ai trouvée creusant la boue devant l'édifice religieux.

« Bientôt l'équinoxe. La pluie arrive. Mieux vaut réparer ça avant d'avoir une autre inondation surprise. Et avant que tu ne me le demandes, les médecins m'ont donné leur feu vert ! Mon visage est naze, pas le reste.

– Je n'avais pas l'intention de demander.

– Bon. Comment vont Meryl et les enfants ?



– Bien. Meryl est au boulot et les enfants de retour à l'école. La vie continue.

– Elle le doit, j'imagine. On a quoi d'autre ? Non, au fait.

– Non quoi ?

– Non, je ne viens pas bosser dans le groupe de réflexion de ton ministre.

– Réfléchis-y, au moins. Tu serais parfaite. Ecoute... Tous, on essaie de savoir où on va. L'apparition des Arrivants, la guerre sur Vénus... on croirait une révélation mystique. On le décrit comme ça : une révélation dont toute l'humanité a été témoin à la télé. Soudain, notre vision de l'univers a changé du tout au tout. Et on doit trouver comment avancer, sous une kyrielle d'aspects différents : politique, scientifique, économique, social, religieux...

– Je vais te dire comment on avance. Avec désespoir. Les religions sont en train d'implorer.

– Oh non, elles n'imploront pas.

– Entendu. La *théologie* implose. La philosophie. Le reste du monde a changé de chaîne et tout oublié, mais n'importe quel individu doté d'un minimum d'imagination a saisi. Au fond, c'est la rétrogradation ultime, la fin du processus entamé avec Copernic et Darwin. Maintenant, on *sait* qu'il y a dans l'univers des créatures bien plus futées qu'on ne le sera jamais, et on *sait* qu'elles se contrefoutent de nous. Le plus terrible, c'est cette indifférence. Tu ne crois pas ? On se démène en vain pour savoir si les aliens vont nous attaquer, si on doit se manifester... et ils se bornent à se taper dessus. Avec *ça* au-dessus de nous, que peut-on faire à part se détourner ?

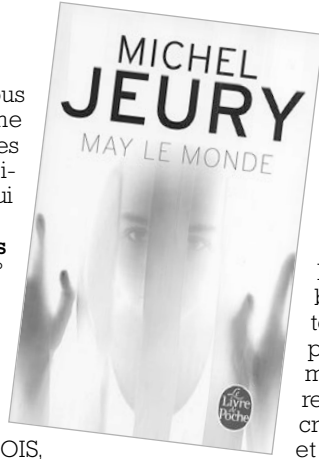
– Tu ne te détournes pas. »

Elle a pris appui sur sa pelle. « Je ne suis pas croyante ; je ne compte pas. Ma congrégation s'est détournée. Me voilà seule. » Elle a scruté le ciel clair. « La clé de tout ça, c'est peut-être la solitude. Une isolation galactique imposée par les vastes abîmes entre les étoiles et la limite de la vitesse de la lumière. Tant qu'une espèce se développe, on peut avoir une brève phase d'individualité, d'innovation, de réussite technologique. Mais puisque l'univers ne renvoie rien, on s'en remet à soi et on glisse dans l'étreinte de l'eusocialité : la ruche.

» Et ensuite ? Comment un esprit de masse pourrait-il émerger seul ? C'est peut-être pour ça que les Arrivants sont partis en guerre... outrés de découvrir, par un hasard quelconque, qu'ils n'étaient pas seuls dans l'univers.

dans l'évocation de la mise sous le boisseau — haha — d'une petite ville américaine, avec des scènes d'anthologie et ce foisonnement de personnages qui fait la force de l'auteur.

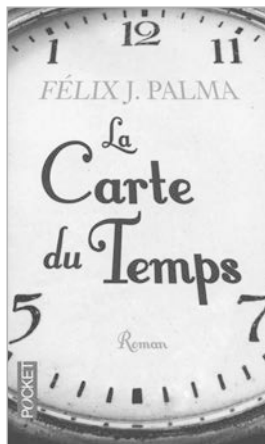
- LYNCH, Scott, **Les Mensonges de Locke Lamora**, J'ai lu n° 10282 (réédition de Bragelonne). Le début d'une série de *fantasy* assez originale : le protagoniste, le cadre, le ton et même la structure narrative se veulent différents. A essayer.
- MARTIN, George R. R., DOZOIS, Gardner & ABRAHAM, Daniel, **Le Chasseur et son ombre**, Gallimard, « Folio SF » n° 445 (réédition de Bragelonne). Un *planet opera* vancéen, d'un charme fou, mené sur un rythme endiablé. La lecture plaisir du trimestre.
- MIEVILLE, China, **The City & the City**, Pocket « Thriller » n° 15575 (réédition de Fleuve noir). Hybride de polar et de fable kafkaïenne, chef-d'œuvre de l'auteur, traduction sublime de Nathalie Mège : à lire toutes affaires cessantes !
- NIOGRET, Justine, **Mordre le bouclier**, J'ai lu n° 10281 (réédition de Mnèmes). Suite de **Chien du heaume**. Apre, brutale, une *fantasy*... punk ? On s'en fout : Niogret ose des trucs. Ça vaut le coup d'œil.
- PALMA, Felix J., **La Carte du temps**, Pocket n° 14884 (réédition de Robert Laffont). Un bouquin épataant qui jette H. G. Wells dans une enquête autour des meurtres de Jack l'Eventreur et alors que Londres s'intéresse à une (prétendue ?) agence de voyage temporel. Ce pavé bien écrit et traduit suit avec *maestria* plusieurs lignes narratives et maintient longtemps l'ambiguïté sur son appartenance à la SF (Laffont publiera-t-il sa suite, **El mapa del cielo**, où Wells, flanqué de Garrett P. Serviss, son continuateur et plagiaire américain, se collette avec d'éventuels Martiens ? Croisons les doigts.)
- PEKHOV, Aleksei, **Le Prédacteur d'ombre**, J'ai lu n° 10120



(réédition de Pygmalion). Deuxième volet d'une trilogie de *fantasy*. Russe et distrayant.

- PEVEL, Pierre, **Les Lames du cardinal**, Gallimard, « Folio SF » n° 444 (réédition de Bragelonne). La France de Richelieu, plus des dragons — les bestioles, pas les soldats montés (le germe de l'idée ?). Le pitch paraît simpliste, mais le roman, qui inaugure une trilogie, retrouve la verve de Dumas, décrit des personnages attachants et égère les péripéties tel un film de cape et d'épée avec Guy Delorme dans le rôle du méchant. Populaire et intelligent, à mettre entre toutes les mains. Folio se fend d'une jaquette (!) illustrée réussie.

- PRATCHETT, Terry, **Timbré**, Pocket « SF » n° 7130 (réédition de l'Atalante). Le vingt-quatrième volume du « **Disque-Monde** », toujours fort bien traduit par Patrick Couton. Un des meilleurs titres récents de la série à mon goût.
- SIMMONS, Dan, **Drood**, Pocket n° 15226 (réédition de Robert Laffont). On justifiera l'annexion de ce roman historique, qui dépeint la relation complexe entre Charles Dickens et Wilkie Collins, par l'identité de son auteur, mais aussi par une légère coloration fantastique. Il faut reconnaître à Simmons l'art (malgré quelques longueurs) de tisser son histoire secrète et d'évoquer le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle — acteurs majeurs comme figurents.
- VARLEY, John, **Le Système Valentine**, Gallimard, « Folio SF » n° 442 (réédition de Denoël). Roman picaresque, hommage au théâtre shakespearien, *space opera* échevelé, style enlevé bien rendu par Patrick Marcel : un excellent bouquin enfin réédité — l'édition « Lunes d'encre » remonte à dix ans. Si on en achète tout plein, peut-être un éditeur fera-t-il traduire un des cinq romans que l'auteur a publiés depuis aux USA ?



# This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béliâl'  
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France  
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02  
email : [revuebifrost@gmail.com](mailto:revuebifrost@gmail.com) - site : [www.belial.fr](http://www.belial.fr)  
Directeur de publication : Philippe GADY  
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD  
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI  
Comité littéraire :  
Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

## Ont collaboré à ce numéro :

*Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Olivier Caruso, Emmanuel Chastellière, Thomas Day, Catherine Dufour, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, Olivier Jubo, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Hervé Le Roux, Jean-Pierre Lion, Manchu, Xavier Mauméjean, Org, Bruno Para, Erwann Perchoç, Quarante-Deux, Alain Sprauel, J. Sébastien Steyer, Pierre Stolze, Emmanuel Tollé, Francisco Varon, Cid Vicious, Herveline Vinchon.*

## Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassy-les-Châteaux (France)

## Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

## Remerciements :

*Ce numéro étant pour beaucoup consacré à Stephen Baxter, c'est lui, en premier lieu, qu'on remerciera ici, tant on l'a sollicité pour tout un tas de choses, y compris des trucs qui, n'en doutons pas, ont dû lui paraître étranges. Merci aussi, comme souvent, à Alain Sprauel et Ellen Herzfeld, qui ont fait leur possible pour meubler l'icône, à Bénédicte Lombardo, pour l'aide ponctuelle à la traduction, à Manchu, qui sait peindre le vertige comme personne, à Emmanuel Tollé, pour l'appui préparatoire et son investissement général sur ce dossier, à Jean-Daniel Brègue, qui a trimé sur un chantier parallèle alors qu'on avançait sur le présent numéro, et qui a été d'une réactivité aussi rassurante que salutaire, à Nico Fructus, pour plein de trucs, et ce n'est que la mise en route, à Jo Loesfeld, pour plein d'autres trucs, qui, eux aussi, ne sont que la mise en route, et enfin à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par David Bowie, dont The Next Day est paru le jour du bouclage de cette soixante-dixième livraison...*

Dépôt légal : avril 2013

Commission paritaire 0513K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-67-4

*Bifrost* est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (enfin, si tout se déroule selon nos plans...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs  
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

*Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béliâl' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.*

Quiconque lit la présente ligne s'engage à embrasser le premier libraire qu'il rencontre...

Extrait de la publication